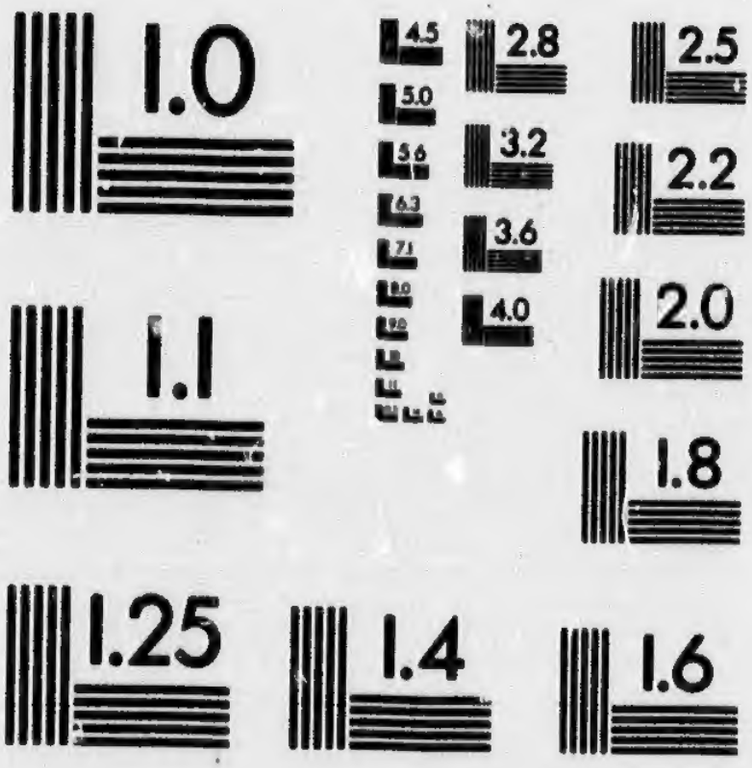
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

LECTURE

SUR

LA COLONISATION

PAR

LE REVD. M. PROVOST.

MESSIEURS,

J'ose croire que le sujet dont je vais vous entretenir rencontrera votre approbation, car je viens parler colonisation, nationalité, patrie.

Malgré les invitations réitérées qui m'en ont été faites, j'avoue que je ne me serais jamais présenté devant un aussi honorable auditoire si je n'avais en cette conviction. Mais si j'ai la confiance que le fonds du sujet est d'avance acquis à votre assentiment, je doute beaucoup que la forme dont je l'ai revêtu corresponde à votre attente,—j'aime à vous en prévenir de suite afin de bien établir notre position respective et de m'attirer le moins de reproches possible sous ce rapport, si je vous désappointe.

Je n'ai donc en ma faveur que l'exacte et scrupuleuse vérité des faits que je constate, jointe à la plus vivante actualité,—car il est certain que nous devons regarder cette colonisation de nos terres incultes comme un élément vital, essentiel à l'essor de notre nationalité. Elle est particulièrement profonde et vraie pour nous cette parole qu'un de nos hommes d'état proféra un jour dans l'enthousiasme d'une sincère conviction : " L'avenir appartient à ceux qui s'emmareront du sol." Vous n'êtes pas sans regarder quelque fois avec anxiété dans l'avenir du pays : vous voudriez voir ses bornes s'agrandir et vous tremblez peut-être qu'elles ne se resserrent. Or, un des moyens les plus efficaces de le déterminer, cet avenir, autant du moins qu'il est en notre pouvoir, n'est-ce pas de coloniser ?

Je vais vous dire, messieurs, dans cet écrit, les causes et les circonstances de ma dernière exploration dans les forêts du Nord,—relation qui, au point de vue du style, vous paraîtra fastidieuse inévitablement, mais qui sors le rapport des informations qu'elle contient, ne laissera pas d'avoir son bon côté. Je ferai ensuite quelques observations sur tout le territoire colonisable du Nord que je désignerai comme l'ayant vu et étudié personnellement, et je donnerai les raisons générales et particulières qui me portent à encourager la colonisation de ces terres. Je profiterai de la circonstance pour détruire certaines objections qui pourraient entraver la marche de l'œuvre. Enfin je terminerai en vous citant quelques pièces justificatives et en vous montrant ce qu'il est possible à un particulier ou à une société de faire pour le progrès de la Colonisation.

Au mois de juillet dernier, je fus chargé par le gouvernement de l'ouverture d'un grand artère de colonisation qui aurait son point de départ à l'établissement de l'Honorable Edouard Masson, dans le township Wexford, et qui se poursuivrait en profondeur à travers les terrains encore inexplorés de la chaîne des Laurentides jusqu'à la vallée de la rivière Mantawa.

J'avais reconnu dans l'exploration de 1864 la partie de ce territoire qui s'étend au Sud de cette rivière sur une distance assez considérable, pour autoriser la demande de l'ouverture d'un chemin qui arriverait à cette vallée par une douzaine de lieues plus à l'Ouest que celui qui est ouvert aujourd'hui par l'Energie.

L'exploration que je viens de faire et dont je fais ici rapport avait pour but spécial de localiser le chemin sur tout son parcours, aussi approximativement que possible. Il a fallu pour cela examiner tout avec soin, les montagnes, les plateaux, les vallées, les rivières et les pouvoirs d'eau : nous avons également examiné les bois et le terrain d'une manière assez minutieuse pour pouvoir en parler sûrement sans danger de contradictions dans l'avenir. Je dis nous, car j'ai fait le voyage avec Joseph Deslauriers, Ecr., de Ste. Anne de la Pocatière, envoyé, lui aussi, en mission spéciale dans ces parages : homme estimable et plein de mérite, dont la compagnie a fait disparaître les ennuis et les privations de la vie des bois. Je crois que son rapport en ce qu'il peut avoir de commun avec celui-ci, concourra parfaitement à établir les mêmes choses.

ARCHIVES
DE LA
Province de Québec

Voici maintenant mes observations, tel que mon journal crayonné en marchant et sur les lieux me permet, joint au souvenir qui m'en reste, de les donner. Je pense qu'elles ne seront pas sans quelqu'utilité; Dieu veuille surtout qu'elles ne soient pas sans résultat :

Le 24 septembre au matin, je quittais donc mon presbytère et ma paroisse pour aller jouir des douceurs d'une excursion à pied dans les quinze lieues de forêt boisée qui se déroulent comme une mer de verdure jusqu'à Mantawa. A huit heures tous les paquets pleuvent dans la voiture. Pendant que le cheval piétine à la porte, je fais une dernière ronde dans la maison. Je saisis violemment trois volumes qui protestent en vain par leur âge contre ma détermination, et je cours faire mes adieux dans ma chambre à coucher. Je ramasse un peigne, une brosse et du savon en cas de besoin, je renfonce une larme secrète à la vue de mon lit de plumes, puis le sac à la main, je reviens à la porte. Adieu vaisselle et plats couverts de la cuisine, et toi, propreté, suis-moi si tu peux.

L'atmosphère semblait avoir pris à tâche de nous faire rebrousser chemin en déversant sur nos épaules une pluie serrée qui les battit à outrance pendant deux jours. L'épreuve enfin se termina et nous pûmes continuer notre route. En quittant l'établissement de Mr. Masson, nous suivîmes pendant une demi-journée la ligne où le chemin doit passer, et nous parvînmes le soir à la dernière maison, dans les montagnes de Doncaster, occupée par un nommé Narcisse Ménard. Ce courageux colon a déjà fait un défrichement considérable à l'entour de son chantier : il va recueillir cette année le fruit de son énergie ; il nous a conté son travail et ses espérances ; nous avons vu sa récolte dont une partie qui mérite mention, consiste en 600 gerbes d'avoine qu'il a récoltées d'une semence de 4 minots. La longueur de la tige de cette avoine est généralement de 6½ pieds ; l'épi a 30 pouces. En voici quelques échantillons que je suis bien aise d'exhiber.....c'était la seconde récolte sur ce morceau de terre : avis aux cultivateurs qui ont besoin de prendre des lots.

Dans les 15 ou 16 milles parcourus jusque-là, le sol ne peut être meilleur, la couche d'engrais végétal est très-épaisse, elle se conservera longtemps ; le sous-sol est une terre jaune très grasse qui est elle-même d'une qualité excellente. Le bois qui domine est l'érable, le merisier, le cèdre, l'épinette rouge et blanche. Il existe de grands espaces où l'on ne trouve pas une seule pierre' il en est d'autres où elles sont moins rares, mais elles ne sont, nulle part, en assez grande quantité pour nuire considérablement aux travaux de l'agriculture. La vallée dans laquelle est tracé le chemin jusque sur le 25ème lot du 6ème rang de Doncaster n'offre pas le moindre accident de terrain. Elle est suffisamment large partout, et l'on y arrive facilement par des chemins de traverse. Il n'y a qu'un cours d'eau un peu considérable à traverser et déjà le jour est fait.

Les alentours de l'établissement où nous nous sommes arrêtés sont admirablement calculés pour devenir un centre de circulation plus tard. Le terrain est plan de tous côtés, l'abord en est facile, il y a un pouvoir d'eau à quelques arpents sur lequel un colon de l'endroit doit bientôt construire un moulin ; nous avons vu chez lui quelques machines destinées à cet usage. De plus cet endroit forme le centre du township de Doncaster, et il n'y a pas de doute que l'autorité ecclésiastique fixera là, quand le temps en sera venu, la place d'une église pour la population de ce township comme elle vient de le faire au centre du township Wexford, son voisin en deçà.

A ce premier poste sur la route, nous avons établi un méridien astronomique afin de connaître exactement la direction de la ligne que nous nous proposions de suivre. Devant nous s'ouvrait une vallée très-longue qui nous laissait une échappée de vue jusque sur la montagne du Lac Ouareau qui semblait en faire la limite vers le nord. Cette vallée indiquait assez naturellement la route à suivre, néanmoins comme sa direction tenait un peu fort à l'est et allongeait par là notre chemin, comme d'ailleurs cette vallée subissait par endroits une dépression qui dégénérait en savannes et que dans tous les cas il nous fallait passer à l'ouest de la grande montagne du Lac Ouareau, nous nous décidâmes à suivre le plateau que nous avions à notre gauche.

Je constatai la variation de l'aiguille, je pris la direction la plus juste possible qui se trouvait alors 10° N.-O., et nous nous mîmes en marche. Les porteurs endossent le sac ; une large bande de cuir ceinture leur front et soutient la charge sur leurs épaules, c'est ce qu'ils appellent leur collier, puis ils se croisent les mains sur la tête en la ramenant en avant. Un écolier en les voyant, se rappellerait le grec Paulus que le Visigoth Wamba traînait à sa suite, le front ceint d'une couronne de cuir d'où pendaient comme dépouilles quelques insignes prises au milieu des siens.

La forêt se compose d'une pousse vigoureuse de bois franc où l'érable, le merisier et autre bois de bonne qualité se disputent la possession du sol. Un ruisseau à demi caché par de grandes aulnes arrose ce terrain dans toute sa longueur ; nous nous sommes désaltérés mainte fois de son eau limpide. Le chemin ici est pour ainsi dire tout tracé et très facile à faire jusqu'au pied de la colline St. Michel dont la côte peut être en partie évitée en se rejetant un peu sur la droite, avant d'y arriver. Au pied de cette colline coule un ruisseau fort embarrassé d'arbres morts et tombés en tous sens, dont le cours obstrué quelque part par des chaussées de castors a fait refouler l'eau. Cette eau imprégnée depuis longtemps dans le sol l'a rendu savanneux en le dépouillant de ses fiers ornements et en a fait un

'eau un peu consi-
jour est fait.
ment où nous nous
ablement calculés
culation plus tard.
tés, l'abord en est
à quelques arpents
droit doit bientôt
avons vu chez lui
à cet usage. De
e du township de
oute que l'autorité
le temps en sera
our la population
ent de le faire au
on voisin en deçà.
route, nous avons
ne afin de connai-
la ligne que nous
evant nous s'ou-
i nous laissait une
montagne du Lac
la limite vers le
assez naturelle-
ins comme sa di-
l'est et allongeait
ailleurs cette val-
dépression qui dé-
ans tous les cas il
la grande mon-
ous décidâmes à
ons à notre gau-

aiguille, je pris la
e qui se trouvait
nîmes en marche.
une large bande
utient la charge
s appellent leur
nains sur la tête
écolier en les vo-
ulus que le Visi-
te, le front ceint
endaient comme
es au milieu des

usse vigoureuse
nerisier et autre
nt la possession
é par de grandes
ite sa longueur ;
ainte fois de son
pour ainsi dire
usqu'au pied de
ôte peut être en
eu sur la droite,
ette colline cou-
l'arbres morts et
rs obstrué quel-
castors a fait re-
ée depuis long-
anneux en le dé-
s et en a fait un

mauvais pas : mais ce n'est qu'un pas, car la largeur sur le tracé du chemin n'en est que d'environ deux arpents.

Nous retombons ensuite dans une magnifique érablière : le bois est très-long, très-gros et clair semé. En revanche, la pousse de petites érables blanches, de coutre et autres arbrisseaux semblables est très-serrée. Il nous faut marcher avec précaution et à distance les uns des autres. Vers le soleil couchant le terrain s'élève en pente douce tandis qu'à notre droite, il incline légèrement au filet d'eau qui descend au lac St Michel. A l'est du ruisseau il se relève en suivant une semblable gradation jusqu'au même niveau, puis le plateau se prolonge horizontalement, à perte de vue. Nous arrivons bientôt au lac St. Michel où nous réparons nos forces par un succulent dîner apprêté à la broche. Cette nappe d'eau peut avoir une longueur d'un mille et demi. Sa direction est 10° N.-E. Sa décharge est encore obstruée par quelques chaussées de castors qui en rendent le passage un peu difficile, mais comme la précédente, elle n'a qu'un arpent ou deux de largeur et une fois les chaussées détruites, le terrain redevient sec et ferme.

Nous côtoyons alors une hauteur que l'on appelle la "Montagne Jaune" et qui donne un terrain plan, pour le chemin, dans l'endroit où nous passons. A nos pieds coule la décharge du lac St. Michel qui court dans le Nord-Est vers la rivière du lac Ouareau. La terre est comme partout ailleurs d'excellente qualité : on peut y faire avec certain succès, de bons établissements.

Fatigués d'une marche rapide de trois jours, nous campons dans le bois franc de la Montagne Jaune. La place n'est pas des meilleures, mais il est temps de faire chaudière. Nous hissons la toile sur une frêle charpente et pendant qu'ailleurs on s'occupe à la marmite, j'essaie de mon côté de niveler le terrain, aussi mathématiquement que possible. Malgré les sueurs qu'il m'en coûte, je ne puis réussir à déloger une grosse pierre qui trône sévèrement au milieu du salon. J'appelle à mon secours l'entrepreneur de la chambre à coucher, M. Deslauriers, qui résout l'objection avec une brassée de sapin. Il étend avec art les plus grosses branches, puis il dispose les petites qu'il appelle le duvet sur le sens de leur longueur afin de donner à son matelas une épaisseur qui fasse disparaître toutes les inégalités.

Le lendemain le soleil s'échappait à peine du sein des nuages emponprés de l'Orient que déjà nous cheminions sous l'immense parasol que nous tendait la forêt. D'un pied rapide nous brûlons les distances. Pour qui n'en a pas déjà quelqu'habitude, c'est un rude apprentissage que de s'aventurer pour la première fois en plein bois. Partout il faut franchir des arbres abattus sur lesquels s'élèvent souvent d'autres générations d'arbres. Les herbes, les mousses, les débris d'une végétation éteinte encombrent ces solitudes et la jambe a besoin d'un nerf agile et vigoureux pour les franchir. Tantôt notre pied s'embarrasse dans l'épais humus ou dans les racines nouées qui couvrent le sol et malgré vous il vous faut mordre le terrain ; tantôt une branche de sapin que votre bras a poussée négligemment revient vous sangler la figure et s'imprimer sur vos joues ; mauvaise caresse qui vous met des larmes aux yeux et pour laquelle il n'y a aucune politesse satisfaisante à rendre. Ce sont là quelques unes des premières douceurs d'un voyage à pied dans les bois.

Après avoir ainsi cheminé quelque temps le front sur le pôle et dans une forêt de bois franc attachée au flanc de la montagne, nous tombons dans une épinettière d'un demi mille de largeur environ. Le terrain est frais mais il n'est pas savanneux ; il y a du bouleau et des aulnes en quantité Un ruisseau profond en fait le tour et peut l'égouter facilement. Ce cours d'eau est large, il nous faut un pont pour le franchir : c'est ce à quoi va répondre une grande épinette que nous trouvons sur la rive. Deux hommes s'y rendent à la hâte, coupent les broussailles qui en cachent le pied, cassent deux ou trois branches sèches qui descendent trop bas, prennent leur distance en fixant légèrement dans l'écorce le tranchant de leur hache ; puis les humectant de salive ils se frottent les mains, mesurent de l'œil la hauteur de l'arbre puis commencent à frapper. Chaque coup qu'ils portent enlève un morceau qui vole dans l'air, la forêt retentit au loin du cri de la victime. Peu à peu le tronc s'amincit, bientôt la cime décrit des vibrations, soudain un bruit sec, éclatant, sans écho, annonce que la dernière fibre est cassée, l'arbre se tord sur sa tige puis il part en sifflant ; il arrive comme un tourbillon et tombe avec une effrayante pesanteur sur le sol tremblant ; l'eau du ruisseau se creuse et rejaillit en un million de gouttelettes, les deux rives sont unies, la lambourde est ajustée. Nous embarquons l'un après l'autre sur ce pont improvisé, mais il est encore trop élastique, il faut que le passage s'opère par un seul à la fois. Après beaucoup de précautions, nous parvenons enfin de l'autre côté sans autre accident que le plongeon d'un de nos hommes qui, par motif de propreté sans doute, tenait à faire le canard en cet endroit.

Nous faisons alors une ascension d'une quarantaine de pieds et nous retombons dans un terrain de première qualité pour le sol et pour le bois. Vers ce qui nous semblait être le milieu de ce plateau, nous avons fait une halte. Nous envoyâmes des hommes à l'est et à l'ouest pour sonder la profondeur de cette nouvelle érablière, pendant qu'un autre s'élevait dans un arbre afin de prendre une vue d'ensemble et de nous en faire rapport. Les uns et les autres s'accordèrent à dire que nous foulions alors un des plus beaux terrains qu'ils aient jamais rencontrés dans les montagnes. Nous avions nous-même un peu cette idée lorsque nous nous remîmes en route. Mais elle devint définitivement à l'état

de conviction chez nous par le fait que sur les quatre heures de l'après-midi nous jouissions encore des mêmes beautés. En ce moment nous parvenons au bord d'une jolie rivière que nous avons baptisée du nom de Ste. Anne comme borne septentrionale du plateau du même nom que nous venions de passer. Ses eaux coulent vers le nord-est dans la direction du Lac Ouareau. A l'endroit où nous l'avons traversée, il y a une petite île triangulaire qui resserrant l'eau entre des rives plus rapprochées, cause un rapide très fort capable de faire mouvoir de bons moulins. Le côté de la rivière est également plan, couvert de beau bois et exempt de roches. Nous sommes descendus dans la direction du cours d'eau jusqu'au pied du mamelon qui sert de piédestal à la Tuque, nom connu de la grande montagne du Lac Ouareau.

Ici nous avons vérifié de nouveau la variation de la boussole, établi un méridien et passé une journée d'observation.

Du sommet de la grande montagne, il nous fut aisé de remarquer que la direction suivie jusqu'alors nous conduisait sur une crête de hauteurs où il nous semblait difficile de trouver un chemin. Il y avait en outre, entre notre point d'observation et cette file de montagnes une dépression considérable renfermant cinq à six lacs très-rapprochés qui devaient nécessairement rendre le terrain très-désavantageux. Nous décidâmes donc de tenter un passage, à l'ouest, où nous apercevions une petite coupe de montagnes. D'ailleurs il nous fallait toujours tôt ou tard nous rejeter à l'ouest pour atteindre le but de l'exploration qui était de frapper l'extrémité occidentale du lac Cyprès. En conséquence, de retour au camp nous prenons pour direction générale la ligne 32° N. O. Nous passons d'abord à travers une belle sucrerie qui croît sur le penchant d'une colline inclinée au soleil couchant, puis nous arrivons à travers une forêt de bois mêlé sur le bord d'un cours d'eau que nous croyons être le même que la rivière Ste. Anne qui aurait fait un coude sur elle-même dans l'espace de quelques milles. Le terrain que nous foulons après le passage de la rivière est accidenté et rocheux; il n'est pas difficile d'y faire passer un chemin, mais il serait difficile d'y tenter aucune culture. Cet endroit nous est connu sous le nom de Plateau des Trois Roches, à cause de trois énormes rochers qui font les jalons naturels de la route: un de nos hommes avait avant nous baptisé cette espèce de sol du nom de *terre à grains*. Nous faisons à peu près un mille dans cette *terre à grains*, puis le sol s'élève un peu et nous donne une colline couverte de hêtres à son sommet. La pente occidentale est boisée d'épinettes et de pins et descend d'une manière abrupte, au niveau d'un grand lac, sur les bords duquel nous allons prendre un peu de nourriture et de repos. Le lac peut avoir deux milles de longueur et un demi-mille de largeur: la direction de la ligne centrale est 14° N. O. L'extrémité sud se recourbe à angle droit et s'avance quelque peu dans les terres, donnant assez à cette nappe d'eau la forme d'un pistolet dont la courbure du sud formerait la poignée. Une échancrure de la rive, formant une petite baie sous l'angle donnerait la gachette, et le renfoncement de la décharge au sommet de la courbure en ferait le chien. Ce lac comme on le voit porte assez naturellement son nom. Il est impossible de le changer: c'est le lac Pistolet.

Avant de descendre au lac, nous avions remarqué que la coupe de montagnes où nous nous dirigions était encore à notre gauche; ainsi en reprenant notre route nous avons marché, un peu plus à l'ouest, dans un terrain assez plan où domine le bois franc et où la continuation du chemin est très-facile. Après quelques milles d'une marche assez rapide nous arrivons sur le bord d'un plateau élevé où nous trouvons une perspective rassurante. En effet, ce que nous ne croyions être auparavant qu'une petite coupe de montagnes devient une large vallée boisée d'érables, entre deux chaînons de montagnes parallèles. Les extrémités de ces deux chaînons se croisent de quelques centaines de pieds à deux milles de distance l'un derrière l'autre; ce qui, de loin, ne nous permettait de voir qu'une légère échancrure et nous avait d'abord laissé peu d'espoir. La vallée qui s'ouvrait alors devant nous se prolongeait à une grande distance vers le nord; nous suivons cette lisière de terre comme tracé naturel du chemin, jusqu'au ruisseau des Attrapes où nos hommes, un soir, après l'ouvrage du campement, avaient tendu quelques pièges.

Sur le haut d'une petite éminence, dans une ronde d'observation, nous crûmes apercevoir, à distance, tantôt à travers et tantôt pardessus la forêt descendante, une surface polie où semblaient se jouer les rayons d'un soleil radieux. Ayant tour-à-tour examiné ce coin du paysage et l'impression restant la même chez tout le monde, nous nous persuadâmes aisément que c'était là le grand lac à l'ouest du lac Ouareau par où il nous fallait nécessairement passer avant d'arriver au terme de notre expédition.

Du point d'observation où nous nous trouvions, nous avions devant nous un peu sur la droite une immense vallée dont je parlerai tout à l'heure et qui se terminait au Lac. Nous avions déjà laissé le Lac Ouareau bien loin derrière nous et nous étions sûrs d'être en bonne voie. Nous reprimes allégrement notre route en descendant légèrement dans la vallée. Cette vallée est longue de 4 milles, large de 2 et couverte d'aulnages, de grands cormiers et d'épinettes. Le terrain s'égoutte facilement par le moyen de plusieurs petits ruisseaux qui coulent avec assez de rapidité. Il en est un entr'autres qui, par ses nombreux et longs détours, forme des langues de terre considérables couvertes de beau foin. Le sol est assez ferme pour être cultivé avantageusement partout Nous avons

quelque peu dans les
de rappe d'eau la for-
ourbure du sud forme-
nerure de la rive, for-
l'angle donnerait la
t de la décharge au
erait le chien. Ce lac
ez naturellement son
changer : c'est le lac

, nous avions remar-
agnes où nous nous
tre gauche ; ainsi en
vons marché, un peu
in assez plan où do-
continuation du che-
quelques milles d'une
rrivons sur le bord
trouvons une pers-
t, ce que nous ne
'une petite coupe de
vallée boisée d'éra-
e montagnes paral-
s deux chaînons se
nes de pieds à deux
rrière l'autre ; ce
tait de voir qu'une
vait d'abord laissé
ouvrait alors devant
rande distance vers
isière de terre com-
, jusqu'au ruisseau
es, un soir, après
vaient tendu quel-

minence, dans une
ûmes apercevoir, à
antôt pardessus la
ce polie où sem-
'un soleil radieux.
e coin du paysage
ême chez tout le
mes aisément que
st du lac Ouareau
ssairement passer
otre expédition.
nous nous trou-
ous un peu sur la
nt je parlerai tout
t au Lac. Nous
Ouareau bien loin
s sûrs d'être en
allégrement notre
nt dans la vallée.
milles, large de 2
rands cormiers et
te facilement par
ruisseaux qui cou-
en est un entr'au-
ongs détours, for-
lérables couvertes
ferme pour être
tout Nous avons

suivi par endroits la dépression de cette vallée, mais plus souvent nous nous sommes rejetés au pied de la montagne en nous élevant de quelques pieds sur la pente. Enfin, après une marche longue et un peu forcée, nous arrivons baignés de sueurs, épuisés de fatigue, à l'extrémité Sud du grand Lac qui faisait entre nous le sujet de tant de discussions. Nous campons sur ses rives à la veille d'un orage épouvantable de pluie, de grêle et de tonnerre qui nous laisse à peine le temps de nous abriter sous la tente. Il tombe aussi un peu de neige.

Dans la reconnaissance que nous fîmes le lendemain des terrains avoisinants, nous démeurâmes convaincus qu'il n'y a presque pas de culture possible sur les bords immédiats du Lac. Les rives sud-ouest et nord-est sont des montagnes étagées qui vont se perdre dans les nues. C'est tout le contraire pour les extrémités ; j'ai déjà parlé de celle du sud : ajoutons que celle du nord est boisée de bois franc et donne un terrain plan de qualité supérieure. C'est aussi l'endroit par lequel ce Lac tributaire du Lac Ouareau y écoule ses eaux ; il y a un magnifique pouvoir d'eau à la tête de cette décharge. Là aussi sur le côté nord de cette rivière, le terrain redevient plan et ce que nous avons pu en voir nous a paru être également de bonne qualité.

De l'extrémité nord de ce grand Lac il se détache une vallée qui se poursuit bien loin dans l'ouest jusqu'à la rencontre des dernières montagnes qui arrivent en perpendiculaire des hauteurs de Mantawa. En suivant sur le compas la direction 45 N. O. cette ligne après un long parcours, va toucher le point où nos hommes se sont arrêtés. Car, ayant observé depuis quelques jours une baisse rapide dans la quantité de nos provisions, nous avions jugé à propos d'expédier trois de nos hommes en reconnaissance des endroits que nous tenions à visiter. Allégés de moitié et n'ayant point d'ailleurs à règler leur pas sur le nôtre, ils firent en trois grandes journées de marche une excursion pour laquelle il nous aurait fallu, tous ensemble, beaucoup plus de temps et de provisions que nous en avions alors à notre disposition. Pour nous, nous étions revenus sur nos pas afin de prendre à l'ouest des montagnes qui s'élèvent à l'occident du grand Lac et y tracer plus convenablement le chemin.

La première partie de la route se fit d'abord entre deux collines qui semblaient se réunir à quelques milles en avant, faisant assez l'effet d'un compas ouvert d'environ 30o, mais l'intersection de ces hauteurs n'était qu'apparente, car elles se repliaient toutes deux vers le nord-est par une légère courbure parallèle qui faisait disparaître de loin la continuation de la vallée. Par-de-là cette courbure existe un pays plat, riche d'une végétation vigoureuse, au milieu duquel coule une rivière large d'environ 50 pieds. Ses eaux, par endroits sont profondes, nous n'avons pas vu sa source, mais à cause de la rapidité de son écoulement, elle doit être regardée comme le dégorgement de quelque grande masse d'eau du côté de l'ouest. Les sauvages qui faisaient autrefois la chasse dans le haut de la Mantawa, ont plus d'une fois visité ces lieux, car il existe aux environs quelques vieilles traces de portage dans cette direction. Le territoire de Mantawa était foulé aux pieds et le but de l'exploration était atteint. Il devenait également inutile pour le moment d'aller plus loin, car j'avais reconnu dans une exploration précédente tout le territoire au Sud de la Rivière Mantawa jusqu'à cet endroit désigné qui fait la hauteur des terres entre cette dernière rivière et le Lac Ouareau.

Le point d'arrêt de notre expédition se trouve au centre d'un immense plateau qui, du côté de l'ouest, s'étend aussi loin que la vue peut atteindre, et du côté oriental se prolonge jusqu'au grand lac l'Assomption Au nord-ouest ce sont les collines du lac Cyprès qui en font la borne. Si plus tard il se fait quelqu'établissement au grand lac l'Assomption, autre plateau de valeur, le chemin pour y conduire se détachera de celui-ci au point d'arrêt de l'expédition, et pénétrant par la vallée du nord-est, arrivera sur ses bords par le grand portage du lac de la Nativité.

Le matin du jour fixé pour le retour, après avoir ficelé les paquets pour la centième fois, nous avons jeté un grand salut d'adieu aux immenses terrains qui se déroulaient devant nous et nous avons commencé à défaire notre chemin. Par un chemin rendu plus facile cette fois que la première nous avons pu faire quelques corrections importantes au tracé du chemin, en sorte qu'aujourd'hui je puis travailler avec assurance et connaissance au défrichement du grand artère de colonisation qu'il est devenu nécessaire d'ouvrir dans cette direction jusque sur les bords de la rivière Mantawa.

On a pu remarquer que jusqu'ici, dans le cours de cet écrit, j'ai répété fréquemment que le terrain était généralement plan et que sous le rapport des montagnes ou des côtes il ne se trouvait aucun obstacle à l'ouverture d'un bon chemin Je suis bien aise d'en faire la preuve en mettant sous vos yeux le tableau des indications du baromètre, témoignage que personne ne peut récuser.

La première colonne de chiffres donne les dégrés barométriques aux lieux mentionnés ; la seconde donne la hauteur en pieds des mêmes lieux au-dessus du niveau de la mer ; et la troisième, la hauteur en pieds, des mêmes lieux encore, rapportée au niveau de Terrebonne ou de Mascouche.

ARCHIVES
DE LA
Province de Québec

Montréal ou Terrebonne ou Mascouche...	29.80	1028	00
St. Sauveur.....	29.10	1381	620
Ste. Adele	28.65	2008	980
Lac Masson.....	28.60	2099	1071
10e rang, Wexford....	28.50	2190	1162
3e rang, Doncaster...	28.70	2009	981
6e rang, No 26.....	28.65	2008	980
Mont "St. Michel"...	28.56½	2145	1117
Montagne "Jaune"...	28.50	2099	1071
Plateau "Ste. Anne".	28.56½	2145	1117
Rivière "Ste Anne".	28.65	2008	980
Bâse de la "Tuque"..	28.56½	2145	1117
Lac "Pictolet".....	28.50	2190	1162
Mont "St. Joseph"...	28.40	2282	1454
Lac "Chapais".....	28.50	2190	1162

Pour ma part, j'ai trouvé cette chaine de montagnes en sept endroits différents, à partir de la ligne du district des Trois-Rivières jusqu'à la grande ligne des townships Morin, Bersford, Wolfe et Grandison, et je me crois suffisamment autorisé à donner cette assertion. D'un autre côté, nous avons vu qu'il n'y avait aucune savane ni aucun cours d'eau dont le passage constituant quelque difficulté. Le terrain est généralement ferme, bien boisé et de qualité supérieure. Voici donc un territoire qui a le double avantage d'offrir un bon chemin de colonisation et des terres avantageuses aux défricheurs.

A quelques légères modifications près, causées par une formation particulière et par la nature du sol qui couvre les longues pentes, cette remarque peut s'appliquer à tout le territoire que je viens de désigner. Car cet immense quadrilatère est loin d'être une surface uniquement montagneuse. De larges et sinueuses vallées circulent en effet dans l'intérieur, de spacieux vallons que vous croiriez avoir été de grands bassins d'eau, arrondis comme des cercles, se rencontrent ici et là, boisés d'une riche végétation de bois franc; de vastes plateaux d'une terre riche et productive sont disséminés partout, et plus loin derrière ce système de collines, des plaines à perte de vue s'étendent vers le Nord. De jolies rivières, de grands lacs les arrosent sur tous les points, formant partout des terrains d'alluvion. L'attitude des élévations qu'on y rencontre leur vaudrait à peine le nom de hautes terres. Partout le sol examiné scrupuleusement étudié à plusieurs reprises, y est reconnu de qualité supérieure, mais il ne suffit pas pour cela de limiter son examen à quelques endroits seulement, car alors on sera trompé. Souvent des régions d'une même formation diffèrent grandement entre elles ; elles sont modifiées par un grand nombre de circonstances dont il faut savoir tenir compte à propos. L'action de l'eau, par exemple, sur des terrains onduleux et dans une terre légère, exerce une influence considérable sur les transformations du sol. En certains lieux elle met à nu les surfaces où l'engrais végétal étant enlevé, les bois se dessèchent et périssent rapidement ; en d'autres lieux, elle entasse des débris et des monceaux de gravier que l'observateur attentif doit regarder comme une exception à la nature du terrain.

Compte tenu de toutes ces apparences, et déduction faite de toute partie incultivable, il reste encore une immensité de champs fertiles offerts aux populations canadiennes comme pays colonisable et plein de ressources. Nommons encore une fois tout le terrain de l'exploration que je viens de faire—nommons les grands plateaux qui dominent le lac où la rivière L'Assomption prend sa source—nommons le lac Cyprès avec ses terrains de choix qui s'étendent à l'ouest et au sud —nommons la rive nord de la Mantawa et les tributaires de cette rivière avec leurs grandes prairies naturelles—nommons enfins les townships Brassard et Provost où la colonisation progresse depuis trois ans. Dans tous ces endroits, nous pouvons nous placer avec assurance et y asseoir les bâses de fondations prospères. Quand il y aura des germes de colonisation ainsi déposés en différentes places, nous verrons des ramifications s'étendre sur tous les côtés qui nous assureront un éclatant succès.

Je vous le demande, messieurs, avec les connaissances que l'expérience de six années d'exploration et de travail dans ce territoire a pu me donner, unie à la conviction que tout le monde peut y travailler avec avantage, comment puis-je me dispenser de chercher à diriger de ce côté le mouvement qui s'opère annuellement parmi les établissements populeux de la rive nord du St Laurent. Je le dis avec l'accent d'une conviction qui existe également chez vous, le temps est venu de coloniser et d'essayer à couvrir d'une population canadienne-française l'immense et beau territoire que nous a légué l'héroïsme de nos pères. Mais il ne suffit pas de croiser ses bras sur sa poitrine et de dire "Je le voudrais, je le veux bien," c'est la volonté en activité qu'il vous faut. Ne pourrai-je pas dire, avec quelque raison qu'il se prépare des choses d'une telle gravité dans notre avenir social qu'il ne serait pas mauvais de s'assurer un agrandissement de territoire dans des endroits où l'indépendance et la nationalité canadiennes seront toujours à l'abri ?

Un fait général sur lequel il n'existe plus de doute c'est que la colonisation est le salut de notre peuple. Et d'abord sous le rapport matériel, demandez aux grandes paroisses échelonnées au pied des montagnes ce que vaut pour leur commerce la population des townships qui les avoisinent. Demandez à la ville de Joliette ce que valent pour son commerce et ses bommes de profession les townships de Rawdon, Chertsey, Kildare, Cathcart et la paroisse de St. Jean de Matha, également située dans les montagnes. Les statistiques d'exportation sont surprenantes et l'échange des produits se fait partout sur une grande échelle. Le mouvement se soutient pa

la continuité des besoins, et peu à peu les townships augmentent, et ces centres progressent.

Sous un autre rapport, par cette œuvre éminemment patriotique de la colonisation canadienne, la croix brillera sur le sommet des montagnes comme dans le creux des vallons, au flanc des collines comme aux bords des lacs, et partout où resplendira le clocher du village, nous verrons des canadiens à genoux chanter les hymnes de la religion et de la patrie. La langue, les lois, les mœurs et les usages c'est-à-dire la nationalité se conserveront. Me permettrez-vous d'ajouter qu'il me semble important, je dirai même nécessaire, que le prêtre ouvre le sentier de la solitude de concert avec le colon. Le désintéressement de l'un fait l'encouragement de l'autre, et tous les deux puisent leur énergie dans un même sentiment d'avenir et de conservation. Qu'on fournisse donc à celui qui s'y dévoue les moyens de coloniser; n'en doutez pas, son œuvre sera sûre et fructueuse. Et s'il m'était ici permis de faire un appel, oh que je le ferais avec instance aux généreux amis de l'œuvre, à ceux qui peuvent la favoriser de leur plume ou de leur bourse, afin de réaliser le plan de quelques grands établissements dans les vastes champs qui nous attendent encore.

Car enfin, Messieurs, et une fois pour toutes, nous chercherions en vain les moyens, la possibilité même de nous conserver, si nous ne nous emparons pas du territoire qui est à notre disposition dans les cantons du Nord et du Sud.

Une fatale obstination semble avoir saisi malheureusement trop de sujets dans la jeune classe de la société. Bercés d'un fol espoir d'avenir, rêvant une existence aisée dans des conditions imaginaires, ils ont pris la route de l'étranger, insultant quelquefois leur patrie jusqu'à la traiter d'ingrate. Aujourd'hui encore, nous sommes souvent témoins du renouvellement de ces choses attristantes et cependant la faute en est elle inhérente au sol ? Est-il infécond ou stérile ? A-t-il jamais refusé ses richesses aux bras industrieux qui l'ont cultivé avec soin ? L'expérience s'est chargée de répondre précisément à ces questions et de nous faire voir que la seule et principale faute se trouve dans un manque de patriotisme et d'énergie. Ceux en effet qui abandonnent leur terre natale pour aller ailleurs servir de mercenaires, devraient s'apercevoir que les vides qu'ils font, sont bientôt remplis par l'émigration européenne qui va et vient sur la surface du pays, disséminant partout ses sujets dans les meilleures places. Ils ne la trouvent pas si ingrate, eux, cette terre qui leur cède toutes ses richesses.

Serrés de toutes parts par des étrangers, nous sommes menacés d'un blocus qui sera notre perte si nous ne nous répandons pas au-delà du cercle dont on semble vouloir nous entourer. Il nous reste en possession assurée pour le moment tout le territoire du Nord, et il faut s'efforcer d'y diriger sans délai l'excédant de la population qui se déplace annuellement : soyons certains que l'industrie et l'activité en tireront toutes les ressources nécessaires au bien être de ceux qui s'y établiront.

Ce qui encourageait nos ancêtres dans leurs travaux héroïques au milieu des difficultés qu'ils avaient à surmonter, c'est la conscience qu'ils créaient un avenir, et la mémoire que leur postérité se souviendrait d'eux dans tous les cas. Notre avenir est ouvert, Messieurs, mais pourquoi ne pas dire aujourd'hui surtout qu'il n'est pas encore assuré ni déterminé d'une manière bien tranchée, et ceci pourtant ne tient qu'à nous-mêmes. Le colon qui pénètre aujourd'hui dans l'intérieur de la forêt, la hache à la main, pour y commencer des défrichements, doit savoir que son œuvre sera fructueuse à la patrie comme à lui-même, et qu'il porte dans sa main, avec le poids de sa cognée, peut-être aussi les destinées de son pays. De même le temps viendra où l'on parlera de ceux qui désertent annuellement la terre natale, ou qui ont peur de coloniser, comme des traîtres ou des lâches qui auront refusé leur contingent de sueurs et de travail en faveur de leurs compatriotes. Oh ! si le peuple voulait mesurer sa bonne volonté sur son intérêt et que la jeunesse voulût prendre une décision finale en rapport avec le besoin où elle est de coloniser pour se maintenir forte et unie, nous verrions peu à peu le sol passer en des mains canadiennes, et dans cette action unanime de chacun de ses membres, ne trouverait-on pas infailliblement le salut de la nation ?

Un fait que l'expérience démontre encore c'est que le peu de colons qui se hazardent dans les solitudes ne le font généralement que trop tard, attendant qu'ils soient devenus radicalement pauvres, dénués de tout moyen. Or il est aisé de comprendre que ce fait préjudicie de beaucoup à l'œuvre importante de la colonisation, en ce que plusieurs, par exemple, renfermés dans cette catégorie, ne peuvent réussir. Mais où en est la raison ? à qui en est la faute ? Quelle existence peut-on se créer en arrivant dans la forêt avec toute sa fortune dans un sac de provisions ? Tant qu'il reste en mains quelques piastres, l'on s'obstine à rester sur des morceaux de terre insuffisants, et ce n'est qu'après avoir dépensé le dernier scheling que l'on se détermine enfin à prendre la route des townships. Quelle espérance d'un succès rapide, peut-on raisonnablement entretenir dans de semblables conditions ? Il est vrai qu'un certain nombre d'habitants montés aux townships dans de telles circonstances ont quelquefois réussi, mais c'est après vingt ans d'un travail hors de louange et des épreuves de tout genre, subies avec énergie, constance et fermeté.

Il faut donc tâcher de prévaloir sur la détermination de ceux qui se trouvent ou qui se verront bientôt dans la nécessité de coloniser, afin qu'ils le fassent à temps et dans des conditions avantageuses pour eux-mêmes, pour leurs famil-

les comme aussi pour leur patrie. Nous leur épargnerons par là ce dont ils n'ont peut-être qu'une imparfaite idée, les privations, les ennuis et les dangers de l'expatriation Car, Messieurs, le pain de l'exil est toujours amer, la terre étrangère est toujours stérile même au milieu de sa fertilité et quand il faut que le cœur dise adieu à sa patrie, c'est-à-dire à ses parents, à ses proches, à ses amis, à tout ce qui lui est cher, c'est toujours avec une émotion d'inexprimable tristesse : c'est un moment pénible dans la vie.

Combien de malheureux, néanmoins, livrés au fol espoir de trouver fortune ailleurs s'en vont végéter et mourir sur un sol étranger, abandonnant ainsi leurs foyers avec tout ce qu'ils y chérissent ? Et cependant notre beau pays n'est-il pas digne de posséder, n'est-il pas capable de nourrir tous ceux qui naissent sur son sol ?

Ici je me vois aux prises avec une objection qu'il faut que je détruise devant vous, messieurs.

On répète souvent au détriment de la colonisation, "les townships du nord ne valent rien, ceux qui y sont établis sont pauvres et vivent dans la misère."

Pour ce qui regarde la qualité des terrains, je crois en avoir suffisamment parlé pour vous autoriser à donner une dénégation formelle à celui qui les mépriserait devant vous. Pour moi j'en ai trop vu et je les ai trop étudiés pour me contenir à un tel langage et m'empêcher de jeter à la figure de celui qui l'emploierait devant moi l'épithète " d'effronté menteur."

Maintenant si les colons établis dans les townships du Nord sont assez généralement pauvres, ce n'est pas que les terrains soient mauvais, mais c'est, encore une fois, qu'ils ne sont arrivés là qu'après s'être ruinés dans les vieilles paroisses, sur quelque morceau de terre qu'ils tenaient à conserver en dépit de l'augmentation annuelle de leur dette. Cela provient aussi de ce que commençant à défricher leurs terres sans moyens, sans ressources, ils se voyaient obligés, souvent, de laisser leur travail de défrichement pour aller ailleurs se procurer de la nourriture. Parcourez les townships, interrogez, et vous verrez que ce fut là, la condition de presque tous ceux qui sont aujourd'hui dans les montagnes. Plusieurs me répètent encore journellement qu'ils regretteront toujours d'avoir attendu à la dernière heure. Je mentionne en particulier, deux d'entr'eux qui vivent aujourd'hui dans une certaine aisance et qui me disaient encore ces jours derniers : "Nous sommes montés aux townships avec 2000 francs de dette, ayant pour toutes provisions quelques livres de fleur et de lard, pour unique ressource nos bras et notre travail" Que serait-ce, pense-t-on, si ces personnes étaient arrivées, cinq ans plus tôt, par exemple ! sans dettes et avec quelqu'argent ? Vous concevez, messieurs, que dans de telles circonstances, quand il lui faut tout acheter et réduire en outre des dettes considérables, un colon ne peut qu'augmenter bien faiblement ses revenus et ne se procurer qu'avec beaucoup de lenteur les choses qui lui sont nécessaires. Voilà uniquement ce qui fait que nos colons d'aujourd'hui, généralement établis depuis peu dans le Nord sont encore privés sous beaucoup de rapports.

Mais qu'un homme s'en aille avec quelques moyens, par exemple avec la modique somme d'argent nécessaire pour travailler une année activement sur son lot sans être obligé de s'absenter et je puis répondre qu'il réussira. Et ici j'apporte en preuve toute cette population des montagnes dont je parlais plus haut comme source d'alimentation et de commerce pour les grandes paroisses, les grands centres où elle écoule le fruit de son industrie. Le succès est infaillible, surtout si c'est un fils de cultivateur qui monte aux townships avec le secours de ses parents et muni, de quelques appareils d'agriculture. Le terrain est toujours facile à cultiver et avec du travail et de l'économie il paiera jusqu'au centuple les peines du colon. L'inclinaison des terres procure une facilité d'irrigation inappréciable au cultivateur pauvre qui se trouve toujours amené à de considérables dépenses de temps et d'argent sur un terrain plan.

Le prix des terres n'est rien, il n'est généralement que de 30 sous l'âcre dans les townships arpentés. A Mantawa et ailleurs, nous avons l'assurance qu'il ne sera pas plus d'un scheling, à cause de la distance, en sorte que pour une bagatelle de 20 à 30 piastres payées au gouvernement dans l'espace de cinq ans, un colon devient propriétaire d'un lot de 100 âcres, outre l'étendue additionnelle accordée sur tous ces lots dans le cas où il serait nécessaire d'y ouvrir des chemins Tout ceci, messieurs, n'est-il pas de nature à faire voir que s'il y a certains désavantages à s'établir dans les townships sous le rapport des chemins et des communications avec les grands centres de population, il y a sous beaucoup d'autres rapports une ample compensation, qu'un homme qui veut coloniser doit savoir apprécier à sa juste valeur.

Mais ceci est assez connu, et l'on avoue généralement que celui qui s'en va dans les townships, fait une œuvre digne de louange. Cependant, je vais vous signaler une des principales causes qui empêchent les gens de monter en plus grand nombre Elle se traduit sous forme d'objection et l'on dit : " comment faire pour nous en aller si loin dans le bois, y commencer le défrichement d'un lot sur lequel il n'y a pas un arbre d'abattu ? où nous retirer ? quelle perte de temps, quels frais d'y voyager ? comment y arriver avec des animaux ? Nous préférons payer quelque chose de plus et trouver un logement pour nous-mêmes et nos animaux, avec quelques arpents de terre faite : nous attendons que cela soit fait, et nous irons." Ceci veut dire, messieurs, qu'il faut les précéder dans le choix d'un terrain convenable, bien situé et favorisé de pouvoirs d'eau, comme nous l'avons fait, M. Brassard et moi, sur le territoire de Mantawa. Les gens, pour me ser-

aucoup de lenteur les cho-
aires. Voilà uniquement
ns d'aujourd'hui, généra-
eu dans le Nord sont en-
np de rapports.

s'en aille avec quelques
avec la modique somme
r travailler une année ac-
ıs être obligé de s'absen-
qu'il réussira. Et ici j'ap-
ette population des mon-
lus haut comme source
mmerce pour les grandes
res où elle écoule le fruit
cès est infaillible, surtout
tivateur qui monte aux
s de ses parents et mu-
d'agriculture. Le ter-
cultiver et avec du tra-
aiera jusqu'au centuple
'inclinaison des terres
rrigation inappréciable
se trouve toujours ame-
penses de temps et d'ar-

rien, il n'est généraleme dans les townships
t ailleurs, nous avons
as plus d'un scheling,
n sorte que pour une
res payées au gouver-
cinq ans, un colon de-
t de 100 âcres, outre
ordée sur tous ces lots
cessaire d'y ouvrir des
urs, n'est-il pas de na-
certains désavanta-
ownships sous le rap-
mmunications avec les
ion, il y a sous beau-
ample compensation,
niser doit savoir ap-

, et l'on avoue géné-
va dans les town-
de louange. Cepen
une des principales
ns de monter en plus
uit sous forme d'ob-
nt faire pour nous en
commencer le défri-
il n'y a pas un arbre
uelle perte de temps,
ment y arriver avec
ons payer quelque
ogement pour nous-
quelques arpents de
que cela soit fait, et
messieurs, qu'il faut
n terrain convena-
de pouvoirs d'eau,
Brassard et moi, sur
gens, pour me ser-

vir de leur expression, ont alors une *retirance* jusqu'à ce que la leur soit prête à les recevoir. Peu à peu ils se groupent autour des premiers établissements, ils en appellent d'autres et l'avenir de l'endroit devient assuré.

Afin de porter chez vous une conviction plus motivée sur ce point, voulez-vous me permettre de citer mon établissement? A l'heure qu'il est, j'ai dépensé £150 dans un ouvrage de ce genre sur le versant nord des hauteurs qui bordent la vallée de Mantawa: et voici que j'ai en cet endroit 40 arpents de terre en culture qui seront ensemencées de bonne heure, le printemps prochain, j'espère, parceque tout est préparé. J'ai de plus une maison de 52 pieds de longueur sur 26 de largeur, et quelques petites *dépendances* en construction. La moitié de la longueur de cette bâtisse est en bois équarri, le reste est en bois rond superposé: et ne vous en déplaise tous les angles sont en *queue d'aronde*. Ce n'est encore si vous le voulez qu'une carcasse d'Isola-Doma, mais les circonstances permettent de priser déjà sa valeur au niveau de celle du grand château. Faites-moi quelque bon jour l'honneur d'une visite, Messieurs, et vous éprouverez les douces jouissances d'une entière certitude sur ce point. Il me faut encore quelques dépenses pour obtenir dans cet établissement une source de revenus; mettons qu'il faille encore £50 et disons que le tout aura coûté £200. Maintenant calculez ce que rend un arpent de terre neuve bien cultivé et vous verrez que le remboursement devra se faire en moins de trois ans, compte tenu même de quelques accidents passagers.

C'est à propos de cet établissement que je publiais au mois de septembre un article dont je dois nécessairement citer un extrait pour faire un tout de cette lecture. Le sol y est bon, disais-je, il est formé de terre jaune très grasse et en plusieurs endroits où il a été creusé des trous de 5 et 6 pieds de profondeur, on a constaté que cette couche reposait sur de la terre grise; d'ailleurs le bois qu'on y remarque est de l'érable, du merisier, du cèdre, de l'épinette, du sapin, du cormier etc., ce qui veut dire, bon, bon sol. Une place d'église a été fixée en cet endroit; j'y ai dit la première messe dans un chantier, le 20 avril dernier. Pendant que j'étais sur les lieux, douze habitants sont venus s'y choisir des terres; six d'entr'eux se sont mis de suite à l'œuvre et ont défriché au-delà de quarante arpents dont une partie a été ensemencée au printemps. Il y a beaucoup de terres à prendre en cet endroit, et de même qualité partout. Le chemin peut être considéré, eu égard au caractère montagneux du terrain qui y donne accès, comme étant sûr et facile. On peut y transporter de fortes charges, sans le moindre danger, et la distance qui sépare ces terres de Joliette n'est après tout que de 16 lieues; ce qui ne doit pas effrayer un homme de cœur et d'énergie.

Déjà, la société de colonisation de cette petite ville m'a fourni les moyens de construire une potasserie que j'ai bâtie auprès du cours d'eau qui joint le Lac St. Louis à la Rivière Kaïakamak. Cette potasserie permettra aux colons d'utiliser les cendres des bois francs qu'ils sont obligés de brûler pour nettoyer leur terre et leur créera ainsi une source considérable de revenus.

Cette manière d'exploiter nos terres incultes peut se développer sur une grande échelle. Car, comme je l'ai fait observer, le sol produit en abondance en cet endroit, l'érable, le merisier et le bouleau, bois qui ont d'excellents résidus alcalins. Il suffit pour cela qu'on s'y rende avec quelques ressources, qui permettent au défricheur d'attendre pendant deux ou trois mois, le prix du fruit de son travail.

Je reviens ici, malgré moi, sur une idée bien comprise par toutes les personnes intelligentes, mais qui néanmoins doit toujours être mise en évidence, sur l'idée du discrédit jetée dans le public au sujet de nos défrichements, tant dans le sud que dans le nord.

On nous dit: " Un tel y est allé et a été très-content d'en revenir. Au lieu d'une prétendue terre promise, il n'y a trouvé que misère et désolation. Il s'y est rendu pauvre, il en est revenu mendiant."

Cela se dit, je le sais, pour Mantawa, cela s'est dit pour les townships de l'Est, pour la colonisation des *bois francs*, si prospères aujourd'hui, cela s'est dit pour Témiscouata même où cependant se rencontre le sol le plus riche et le plus fécond. Mais que voulez-vous? c'est là l'histoire de tous les temps. Il y a toujours eu et il y aura toujours des hommes qui, quelque part qu'ils aillent, passeront leur temps à se tenir la bouche ouverte pour y recevoir les ortolans tout rôtis.

Le jardin des Hespérides et "l'Isle des Plaisirs" resteront à jamais gravés dans l'imagination de la race dont le père a été chassé du paradis terrestre.

Malgré que les terres soient bonnes à Mantawa, que le climat soit favorable, on n'y vit cependant qu'avec du travail et une grande somme de travail. On y endure même de la misère, mais c'est une misère féconde, d'une année ou deux qui sera suivie d'un temps illimité de prospérité et de jouissance.

Cette année, par exemple, on ne manquera pas de se récrier sur le fait que les grains ont souffert de la gelée à Mantawa, et cela est vrai; mais aussi cela ne doit étonner personne,—personne surtout qui comprendra dans quelle désavantageuse position se trouve placée une contrée aussi boisée pour résister aux jours et aux nuits si froides que nous avons subis dans le cours de cette saison. Eh! la gelée n'a-t-elle pas fait sentir ses atteintes sur les bords mêmes du St. Laurent! N'avons-nous pas vu périr bien des récoltes lors des premiers défrichements des townships actuellement habités.

Prenons-en pour preuve ce que constatent une grande partie des colons aujourd'hui établis dans

St. Jean de Matha. Sur demande, ils vous répondront comme à moi et comme à beaucoup d'autres que je puis nommer, que quelques unes de leurs premières récoltes ont complètement péri par la gelée. La même chose sera constatee par les habitants de la paroisse de St. Alphonse que j ai desservie moi-même pendant quatre ans. Je puis citer le même fait comme en étant un témoin oculaire pour les colons de St. Côme qui sont venus s'établir dans cette nouvelle paroisse, pendant que j'étais à St. Alphonse et que je faisais faire les chemins pour arriver dans cette localité. Il en a été ainsi pour un grand nombre d'autres établissements dans les townships qui donnent aujourd'hui les plus abondantes récoltes.

Y a-t-il lieu de s'étonner qu'au milieu des bois, dans ce petit coin, entouré d'ombre et de fraicheur de tous côtés, le froid ait quelque peu sévi ? Que l'on veuille bien remarquer toutefois que c'est la première fois qu'il périt du grain à Mantawa par la gélée. Les deux récoltes précédentes ont été très-bonnes. J'en réfère aux rapports de 1864 et 1865, que j'ai donnés dans le temps.

On se préoccupe beaucoup d'une autre question dont la solution parait embarassante au premier coup-d'œil. Quels frais ! Quels voyages n'y aura-t-on pas à faire, dit-on, pour aller vendre le produit de ces terres !

Qu'on veuille bien observer d'abord qu'il se fait tous les hivers des chantiers considérables dans les profondeurs de la Mantawa et sur les rivières qui arrosent ce territoire. Les constructeurs de ces travaux cherchent toujours à s'approvisionner le plus près possible de leur centre d'opération, car les frais de transport en voiture, à une grande distance sont très-dispendieux. Ainsi, au printemps dernier, on a acheté dans tous les nouveaux établissements, du foin, de l'avoine, de la farine et du lard que l'on aurait payés comme s'ils eussent été pris à Montréal, Joliette ou Berthier, c'est-à-dire en tenant compte des frais de transport de ces différents points.

De plus les nouveaux colons, en arrivant, sont heureux de pouvoir s'approvisionner sur les lieux, tant pour leur nourriture pendant le défrichement que pour le grain de semence dont ils ont ensuite besoin. On évite toujours autant que possible les frais de charroyage. Or l'on sait qu'un colon, pour avoir quelque chance de succès, a toujours besoin de se procurer des provisions pour une année ou deux. Cet état de choses durera nécessairement tant qu'il y aura des chantiers à faire, des bois à exploiter, des terres à prendre. Du moment que ces nouveaux établissements pourront ainsi subsister par eux-mêmes, vivre de leur travail et de leur industrie, du moment qu'ils pourront se procurer les premières jouissances de la civilisation avec facilité, le pain, la nourriture et le vêtement, l'avenir souvrira devant eux par de brillantes perspectives, car la nature y a réuni pour la santé, pour le coup d'œil, pour les jouissances physiques et d'imagination plus de faveurs et de beautés qu'en aucun lieu du pays. Et peu à peu, aussi, les routes deviendront meilleures, les communications plus faciles et les centres d'affaires plus rapprochés.

D'ailleurs, pourquoi le colon ne consommerait-il pas son grain sur place par l'engrais d'animaux dont le transport ne lui coûtera que peu de chose ? Or ce commerce, si je ne me trompe, est bien aussi lucratif que celui des grains. Les prairies de castor et les prairies naturelles qui produisent chaque année un foin bien supérieur à la paille, y facilitent tout particulièrement l'élevage des bestiaux.

La culture de la graine de mil et de trèfle se pratique sur une grande échelle chez beaucoup d'habitants des townships du nord. Le colon de Mantawa, en imitant cet exemple, s'épargnera bien des voyages et réalisera dans un seul coup un bénéfice égal à quatre ou cinq voyages de grains.

Ainsi la prétendue difficulté d'écouler ces produits sur les marchés, tous trop éloignés, tombe d'elle-même Ce n'est plus qu'une vaine et futile objection et non un sujet légitime de découragement.

Mais je sens que je m'éloigne en voulant embrasser trop de questions et je reviens à vous dire que lorsque j'ai commencé mon établissement l'on est venu de loin se placer aux alentours parceque j'avais ouvert la marche. Il me reste à vous dire aussi que tout auprès de l'établissement, trois magnifiques pouvoirs d'eau qui se suivent dans un espace de 10 arpents attendent des bras industrieux pour les utiliser. Il m'est impossible pour ma part d'y songer : je n'en ai pas les moyens. C'est pénible, car je répondrais au vœu d'un grand nombre de colons, et je serais sûr d'avoir trouvé par là une autre raison également forte de les fixer en cet endroit.

Mais ce fait que je constate, Messieurs, pourquoi ne le prendriez vous pas comme un appel ? Si ce n'est pas pour utiliser les pouvoirs d'eau en y construisant des moulins, que ce soit en préparant des lots que vous conserverez ou que vous cèderez ensuite si vous le trouvez mieux. Il est inutile de s'autoriser de l'objection de n'être pas sur les lieux. Confiez à quelqu'un d'expérience le soin de votre affaire. Pour ma part je n'ai passé que deux mois sur les lieux, et bien que j'admette avec vous qu'il soit toujours plus satisfaisant de voir par soi-même, cependant je me crois suffisamment autorisé à vous répondre du succès, dans tous les cas.

Il existe deux manières, Messieurs, de travailler à l'œuvre de la colonisation : individuellement et par association. Individuellement ; je viens de vous dire ce que j'ai fait et comment je l'ai fait, chacun peut en faire davantage. Par association ; elle peut être de deux, de trois, de six, de toutes les personnes qui sont membres de la société de colonisation. Adoptez alors un centre et mettez là le montant de la souscription qui

profitera à la société. Le cultivateur ou le journalier qui a besoin de travailler en-dehors de chez lui trouvera du travail à votre établissement et la nécessité l'y portera dans la persuasion d'y trouver une remunération suffisante de son labeur.

Vous donnerez ainsi à votre œuvre, Messieurs, le double prestige d'une œuvre nationale et religieuse. Nationale ; car ce que vous aurez dépensé en défrichements et autres améliorations sur ces terres, elles le rendront à vous-mêmes ou aux enfants du sol que votre généreuse initiative aura poussés dans ces lieux. Religieuse ; car si ce n'est pas là une véritable propagation de la foi, je ne comprends ni l'une ni l'autre de ces œuvres.

Les endroits où vous pouvez travailler avec avantage et que vous devez adopter de préférence, je les ai soumis plus haut en les énumérant d'une manière sommaire, mais je puis ajouter privément des renseignements sûrs et déterminants que je me ferai un plaisir de donner en tout temps.

Et s'il vous restait à demander pour dernière question : A qui confierons nous la conduite d'une telle entreprise générale ou de nos entreprises particulière." Messieurs, si vous croyez que six années d'exploration, de travail et d'application ont pu me donner quelqu'expérience et développer quelque peu d'aptitude, je répondrais avec bonheur : " Je suis prêt."

Messieurs, il y aurait encore mille et une choses à dire sur la colonisation, car le sujet est aussi fécond que ma plume est ennuyeuse. Ainsi je n'ai point traité cette question de la colonisation de notre territoire du Nord au point de vue de prospérité qu'y ferait naître, par exemple, la construction d'un chemin de fer au pied des montagnes, question d'une importance majeure pourtant : j'ai préféré ce qu'il y avait pour le moment d'utile et surtout de pratique à dire sur le sujet, plutôt qu'à ce que sa comparaison avec d'autres pouvait comporter d'agréable. Maintenant je serais coupable de mettre à une plus longue épreuve cette bonne volonté, cette bienveillante attention qui me font tant d'honneur et pour lesquels je vous offre mes plus sincères remercîments. Pardon, Messieurs, d'avoir abusé peut-être de votre indulgence. En bon enfant du sol, j'ai voulu dire un mot de ma patrie : Voilà mon excuse. Puisse-t-il, ce mot, lui servir à quelque chose et susciter surtout de généreuses initiatives dans l'œuvre du défrichement de ses terres. —La Minerve *du* 13 *Décembre* 1866.